



Le marquis s'élança au galop dans cet enfer. (Page 62.)

— Oui, oui ! celui-là même qui a failli renverser ton Piémontais.

— Oh ! mais, dit la duchesse, il va se passer des choses affreuses ! Ils se regardent, ils se reconnaissent !

— La suite au prochain numéro. —

LES BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ

PAR
GEORGE SAND

(Suite.)

Le marquis hésita un instant. Ces gens, encore couverts par l'obscurité du bois, n'étaient pas faciles à reconnaître, tandis que les Bois-Doré étaient assez loin de la lisière pour ne devoir pas échapper à leurs regards.

— Marchons toujours ! lui dit Mario. Si ce ne sont pas des ennemis, nous le verrons bien !

— Vive Dieu, répondit le marquis, ce sont les reîtres, car ils nous suivent ! Courons, courons, mon cher enfant.

Et il pensa en lui-même :

— Que Dieu donne des jambes à nos pauvres chevaux !

Mais les chevaux avaient trop couru dans la terre grasse pour n'avoir pas perdu leur première ardeur, et ceux qui les poursuivaient les serrèrent bientôt de si près, qu'à tout moment le marquis croyait entendre siffler les balles à ses oreilles. Il perdait du temps à vouloir, en dépit de Mario, se tenir derrière lui pour recevoir la première décharge.

Un cavalier mieux monté que les autres l'atteignit presque et lui cria :

— T'arrêteras-tu, larron, et faudra-t-il que je te tue ?

— Dieu soit loué, c'est Guillaume ! s'écria Mario ; je reconnais sa voix !

Ils tournèrent bride, et ne furent pas peu surpris de voir Guillaume s'élançer sur eux et faire mine de jeter le marquis à bas de son cheval.

— Hé ! mon cousin ! dit Bois-Doré, ne me reconnaissez-vous point ?

— Eh ! qui diable vous reconnaîtrait dans cet équipage ? répondit Guillaume. Qu'est-ce que vous avez donc là de blanc sur la tête, mon cousin, et quelle sorte de jupon portez-vous flottant sur la cuisse ? Je voulais avoir de vos nouvelles ; puis, vous voyant de près, je croyais bien reconnaître votre cheval et celui de Mario. Mais je m'imaginai voir en vous des voleurs qui emmenaient vos montures, peut-être après vous avoir assassinés ? Est-ce donc là Mario ? Vraiment, vous êtes accoutrés d'une étrange façon tous les deux !

— Il est vrai, dit le marquis en se rappelant son tablier de cuisine et son bonnet de toile, dont il n'avait encore eu ni le loisir ni la pensée de se débarrasser ; je ne suis point équipé en homme de guerre, et vous m'obligerez, mon cousin, de me faire donner un chapeau et des armes, car je n'ai au flanc qu'un couteau de cuisine, et nous pouvons avoir bataille d'un moment à l'autre.

— Tenez, tenez, dit Guillaume en lui passant son propre chapeau et les armes de son meilleur domestique, faites vite, et ne nous arrêtons point ; car il paraît que votre château est en danger.

Bois-Doré crut que Guillaume était mal renseigné.

— Point ! dit-il ; les reîtres étaient encore à Étalié, il y a une demi-heure.

— Les reîtres, à Étalié ? s'écria Guillaume. En ce cas, nous ne risquons rien de courir, si nous ne voulons être pris entre deux feux !

Il n'y avait pas d'explications à échanger ;

on reprit, en grande hâte, la plaine jusqu'à Briantes.

Le long du chemin, la troupe de Guillaume se grossissait des gens de Bois-Doré, lesquels, après de vaines recherches à Brilbault, avaient reçu les avis de la petite bohémienne, et revenaient à tout hasard, n'ajoutant pas beaucoup de foi à son message, et pensant que c'était quelque ruse de ses camarades pour dérouter les investigations.

Ils ne s'étaient décidés que parce que Pilar leur avait dit que leur maître était averti et allait revenir sur ses pas ; ne l'ayant pas vu au rendez-vous général de Brilbault, ils avaient pensé que, vrai ou faux, l'avis avait été donné au marquis, et qu'il était inutile de l'aller chercher à Étalié.

XVIII

M. Robin n'avait pas cru un mot du récit de Pilar. Il s'était néanmoins mis en route, avec son escorte, mais sans se presser beaucoup, et on pouvait craindre qu'il n'eût rencontré les reîtres, car on arriva en vue de Briantes sans qu'il eût rejoint.

On s'inquiétait aussi de maître Jovelin, qui était parti le premier de Brilbault avec cinq ou six hommes de Briantes, et que l'on s'étonnait de ne pas rattraper, bien que l'on marchât très-vite : si vite, que ces réflexions furent faites par chacun sans que l'on prit le temps de se les communiquer.

J'ai lu, dans bien des romans, de longues conversations entre les personnages, pendant que leurs chevaux fendent le vent et dévorent l'espace ; mais je n'ai jamais vu, dans la réalité, que la chose fût possible.

Bien qu'il ne fût guère qu'une heure du matin, on vit clair comme en plein jour en traversant le village. Les bâtiments de la ferme du château étaient la proie des flammes.